

## Marylove

Oui, c'était bien moi qu'il attendait. Je n'allais pas tarder à m'en rendre compte.

– Bonsoir Boss Georges. Vous êtes là depuis longtemps ?

Il a balancé la tête, dans un drôle de sourire. Oui, non, je ne savais pas.

Janine jouait à la marelle avec Jésusla devant la galerie. À peine si les deux filles ont levé les yeux vers nous.

J'ai averti Boss Georges

– Je ne sais pas à quelle heure papa pourra arriver. Vous allez l'attendre ?

Il a passé une main sur ses cheveux grisonnants.

– J'étais pas loin. Alors je suis monté dire mon bonsoir, pas forcément pour voir ton père.

Après tout, je pensais qu'il ne me gênait pas, au contraire. J'allais pouvoir lui demander à lui

– Je suis contente que vous soyez là...

– C'est gentil, il a fait, prenant ma remarque pour un compliment.

Mais ce n'était pas un compliment que je voulais lui faire. J'ai continué ma phrase

– ... parce que justement, je voulais vous poser une question.

À propos d'une chose dont vous avez parlé hier soir.

Tout de suite, il a dit, avec un petit sourire bizarre :

– Tu écoutes les conversations des grands, toi ? Je te croyais plus sage.

– Oh, j'écoutais pas ! Mais vous parliez quand même assez fort pour que n'importe qui entende...

Il a fait un geste, comme pour chasser la fumée de sa cigarette.

– O.K. d'accord. Dis-moi.

– C'est à propos de...

– De quoi ?

Ses yeux m'ont parcourue de haut en bas, pas comme d'habitude.

– De l'acte civil. Plusieurs fois, j'ai entendu ces mots de vous trois hier soir. C'est quoi, ça, un acte civil ?

Il s'est levé de sa chaise sur la galerie pour aller en prendre une autre qu'il a posée en face de lui, me faisant signe de m'y asseoir. Je me suis assise, pensant que j'allais enfin savoir

– Alors, c'est quoi, un acte civil ?

Comme s'il allait me donner un cours, il a commencé :

– Un acte civil, mademoiselle, c'est... juste un papier qui donne droit à un certain nombre de choses.

Ah, non ! Il n'allait pas déjà se taire, lui aussi. J'ai insisté :

– Des choses comme quoi, Boss Georges ?

– Des choses comme... par exemple, voyager sous ma responsabilité...

Je ne voyais pas plus ce qu'il voulait dire.

– Jusqu'à présent, je comprends pas bien, on me dit que c'est un papier. Un papier, comme un acte de naissance ? Comme quoi ?

Il a regardé dehors, comme si sur la mer quelque chose allait l'aider à me faire comprendre. Puis il est revenu sur moi :

– Je dirai à ton père de t'expliquer.

Lui aussi il se défilait !

– Oui mais quand ? j'ai dit.

D'une voix traînante, il a fait :

– Sois pas si impatiente... puisque je te dis qu'il t'expliquera.

Bon. Sur le moment, je n'étais pas plus avancée, mais maintenant je savais que mon père serait bien forcé de m'expliquer. Pas la peine de questionner plus Boss Georges là-dessus, j'avais bien compris qu'il trouverait toujours le moyen de me répondre à côté.

Sur le toit, des feuilles de tôle mal clouées se sont mises à claquer à cause du vent. Des assiettes aussi s'entrechoquaient au passage des souris qui couraient dans le coin cuisine derrière. Assis en face de moi, le patron de mon père a encore avancé

un peu plus sa chaise vers la mienne. Puis il s'est levé, il a fait quelques pas dehors, regardant partout. Sans faire plus de bruit qu'un voleur, il est revenu vers moi. Puis il s'est penché, disant à mon oreille : « Est-ce qu'on peut entrer s'asseoir à l'intérieur ? Avec tout ce vent, la poussière c'est pas bon pour les yeux. »

C'est là qu'il a envoyé Janine acheter du tabac pour lui, à la boutique tout en bas sur la route. Puis il est entré dans la maison, sans prendre sa chaise. Comme j'avais amené la mienne, il me l'a prise des mains, comme si je l'avais portée pour lui, puis, me souriant avec de drôles d'étincelles dans les yeux, il a soulevé le rideau de la chambre et tapoté sur le couvre-lit pour que je m'y assoie. Tout à coup, je ne me suis plus tout à fait sentie à l'aise. Je n'avais jamais été toute seule dans la maison avec un homme. Et cet homme, c'était le patron de mon père. Je me suis quand même assise au bord du lit, appuyant mes mains de chaque côté pour être prête à me relever, et quand lui s'est rassis face à moi sur la chaise, j'ai senti sa mauvaise haleine :

– Je vois bien que tu as envie de savoir d'autres choses, hein ? Allez, je t'écoute ma petite...

Son regard me pénétrait, comme s'il pouvait lire en moi des pensées que je connaissais même pas.

– Ça te plairait d'aller faire des études ailleurs, hein ?

En disant ça, du bout des doigts, il m'a effleuré la joue. Ça m'a fait trembler de frisson. Dehors, des oiseaux se chamaillaient. J'ai penché la tête de côté pour les voir, échappant du même coup à ses doigts et à ses yeux qui n'arrêtaient pas de me fouiller à l'intérieur. Que lui répondre ? Bien sûr que j'aurais bien aimé voir le monde, devenir quelqu'un, être capable d'aider ma famille, pour qu'elle ait une belle maison, que papa et maman puissent se reposer un peu, que ma petite sœur puisse poursuivre l'école sans problème, et mes frères reprendre leurs études... Mais je n'osais rien dire. Comme si j'avais répondu, il a ajouté :

– C'est normal. Les personnes qui ont un peu de moyens, c'est ce qu'elles font. Et j'ai beaucoup de considération pour toi.

C'est mon cœur qui me demande de le faire. Une belle jeune fille comme toi ne doit pas rester ici dans cette situation.

Alors qu'il parlait, j'aurais dû me réjouir. Mais je me sentais triste. Il devait bien se douter que, plus encore que l'argent, une chose rendrait ça impossible : maman, papa aussi peut-être, ne voudraient jamais me laisser partir...

À croire qu'il avait deviné, il a repris

– Combien de fois faudra-t-il que je te dise que, tes parents, je m'en charge ? Personne, s'il en avait la possibilité, ne voudrait que sa fille reste à driver dans ce quartier pourri.

Ses doigts m'ont encore effleuré la joue puis, quand il a posé ses lourdes mains autour de mon cou, un courant électrique m'a raidi tout le corps, des cheveux aux orteils. J'avais chaud, j'avais froid. Je ne savais plus.

C'était comme s'il y avait deux Boss Georges devant moi. Alors que l'un aurait presque pu me toucher le visage du bout du nez, l'autre semblait me parler au loin

– T'as peur ?

J'avais peur, oui. Peur parce que j'étais seule avec lui, peur que quelqu'un nous voie. Son haleine me donnait des haut-le-cœur. Sa drôle de voix me paralysait, ses yeux m'engourdisaient. Et quand j'ai fermé les paupières, j'ai entendu de plus en plus loin les mots qu'il chuchotait. Je me souviens qu'il a dit

– Tu n'es plus une petite fille. Je vais faire de toi une vraie femme...

Après, je sais plus. J'ai plus rien entendu, ma peau s'est engourdie, j'étais comme pétrifiée. Je me suis revue petite fille.

\*

« T'as peur ? » Ça résonnait en moi. J'avais sept ans, quand une copine d'école m'avait posé la même question.

Piquée au vif, j'avais dit non. Elle m'avait répondu : « Moi je vais toute seule à l'école. Si t'as besoin de ton papa pour venir te conduire, c'est que t'es encore qu'un bébé. » Fièvre, j'avais

affirmé : « Je suis plus un bébé ! Et je te dis que j'ai pas peur. » Alors elle m'avait mise au défi : « Si t'as pas peur, t'as qu'à faire comme moi, rentrer chez toi toute seule. »

Après la classe, effectivement, personne ne venait la chercher. Si elle rentrait toute seule, moi aussi je pouvais le faire. Alors, cet après-midi-là, au lieu d'attendre papa, je suis sortie avec ma copine, comme si j'en avais l'habitude. Les religieuses de l'école n'ont rien vu.

On a pris ensemble la route du Bicentenaire, descendu toutes les deux par derrière l'église, dans la foule des marchandes qui criaient pour vendre. Personne ne faisait attention à nous, à croire qu'ils ne nous voyaient pas. Peu après, ma copine s'est arrêtée devant un monsieur qui attendait. Elle m'a dit : « Je suis arrivée. À demain ! » Et au monsieur elle a dit : « Papy, elle, c'est ma copine, elle aussi elle rentre toute seule de l'école. » Alors, comme si de rien n'était, j'ai continué mon chemin, venant de comprendre la petite différence qu'il y avait entre ma copine et moi : elle habitait la rue à côté. Alors que, chaque jour, à l'aller comme au retour, mon père me faisait traverser toute la ville sur ses épaules pour pouvoir marcher à grands pas rapides que, même en courant, mes petites jambes n'auraient pas pu suivre. J'aimais bien traverser la ville ainsi perchée sur son cou. Souvent il disait : « Tiens bien mon front. » Sous le soleil comme sous la pluie, il filait parmi les passants pour être sûr que j'arrive à l'heure, sans avoir jamais sali mon uniforme dans la poussière ou dans la boue. Avec lui, je n'ai jamais eu peur. Pas une seule fois je ne suis arrivée en retard...

Ce premier retour toute seule, sans lui, à chaque coin de rue, j'ai pris un temps pour me repérer. C'était pas facile parce que, de ma hauteur, je voyais plus la même ville. Là-bas, la mer, et tout près, les voitures qui filaient, les brouettes de marchandises. Autour de moi, d'autres d'enfants rentrant chez eux marchaient sans hésiter. Certains me demandaient où j'habitais. On faisait un peu route ensemble, puis je me retrouvais à nouveau seule. J'ai

longé des grands bâtiments. À l'époque je n'aurais pas pu dire leur nom : l'ambassade américaine, la poste, le parlement et plein d'autres dont je ne savais pas à quoi ils servaient.

Aux carrefours, aucune voiture ne se serait arrêtée pour que je puisse passer de l'autre côté de la rue. J'attendais qu'il y ait des grandes personnes qui s'arrêtent pour leur demander de me faire traverser. À chaque fois, les gens s'étonnaient de me voir seule « Mais, où est ta maman ? Elle te laisse toute seule dans la rue ? Tu n'es pas du quartier, hein ? » Une femme a même osé me dire : « Si ta maman n'a pas besoin de toi, je peux te prendre avec moi ! » Je n'ai rien répondu. Je voulais seulement qu'elle me fasse traverser. Je savais bien que si j'étais toute seule à ce moment-là, c'était parce que je n'avais pas attendu que papa vienne me chercher.

Une fois passée devant Télé Haïti, l'école Jean XXIII, j'ai vu deux garçons shooter dans des boîtes en fer qui traînaient sur le trottoir. Une petite fille marchait aussi avec eux. Sur la route, des Blancs stationnaient sur un terrain vide. Les garçons m'ont dit : « Eux, là-bas, c'est des Américains. Tu peux y aller. Tu leur demandes quelque chose à manger. "You give me chocolat ?". Ils te donneront du manger blanc. Viens, tu vas voir : ils vont jouer avec nous et on pourra parler anglais. »

Au lieu de rentrer chez moi, j'ai fait ce que les enfants m'ont dit. Je les ai suivis, j'ai joué avec eux. C'est vrai, les Américains voulaient nous apprendre des mots en anglais. On ne comprenait rien, même pas leurs gestes. Certains enfants qui prétendaient parler anglais baragouinaient des choses ne correspondant à aucune langue, comme seuls des enfants pouvaient dire. Sans me rendre compte du temps qui passait, ni penser à mes parents qui devaient s'inquiéter, je suis restée avec les autres enfants et les Américains, à jouer et à faire des grimaces comme si on parlait vraiment l'anglais. Puis, j'ai repris ma route. Je commençais à avoir mal aux pieds. Arrivée au marché des mangues, j'ai vu que je n'étais plus très loin, qu'au prochain carrefour, j'allais pouvoir tourner sur la Cinquième Avenue. Je reconnaissais tout maintenant, j'étais presque arrivée.

L'école finissait à une heure. Venu me chercher en *tap-tap*, mon père bien sûr ne m'avait pas trouvée, mais il avait su par je ne sais qui – peut-être le père de ma copine – que j'étais sur la route de la maison. Quand je suis arrivée chez nous, il était quatre heures. C'est mon père, déjà rentré, qui me l'a dit. Lui et maman bien sûr avaient été très inquiets. Maman avait voulu lancer un appel à la radio pour qu'on me retrouve. Mon père s'était promis de me donner une bonne leçon.

Mais quand ils m'ont vue, ils étaient si contents qu'ils n'ont plus du tout pensé à une punition. Maman m'a serrée dans ses bras, me couvrant de baisers : « 'Rilove ! Comment tu as fait pour arriver sans te faire écraser par les voitures ? Les gens t'ont aidée à traverser ? » J'étais fière. À sept ans, c'était la première fois que je revenais de l'école toute seule. Depuis ce jour, mon père ne m'a plus jamais prise sur ses genoux dans les *tap-tap*, ou sur ses épaules, là où je devenais plus grande que les grandes personnes, protégée de la boue, des bousculades du marché, du mal de pieds et de toutes sortes de salissures. Ce jour-là, mon père a dit : « Bon. Eh ben maintenant tu pourras aller toute seule. »

J'étais devenue grande, à ce qu'il paraît. Même si moi j'aurais bien aimé rester encore petite pour que papa me prenne encore sur son cou, pour me sentir invincible et échapper à tous les dangers, à tout ce que j'ignorais qui aurait pu m'arriver.

\*

Je n'étais plus une petite fille. Ça non. Mais j'étais seule, oui. Vers qui me tourner maintenant ? Pourquoi je n'ai rien fait ? Qu'est-ce qui m'a pris de fermer les yeux, de me boucher les oreilles, de laisser ma peau s'engourdir. Petite, je ne le serai jamais plus. Grande, encore moins. Salie à jamais, je n'aurai plus personne pour me défendre à l'intérieur de moi. Je n'aurai pour toujours que ces drôles de mots que l'homme venait de me glisser à l'oreille en bouclant sa ceinture

– T'es une vraie femme maintenant.

C'est seulement à ce moment-là que, dehors, Janine a crié triomphante :

– Voilà ton tabac, Boss Georges !

Sa voix m'avait d'un coup sortie de ma torpeur, comme quelqu'un qui se réveille après avoir été hypnotisé. Quelque chose s'était passé, que j'espérais encore pouvoir ignorer. J'aurais voulu avoir seulement rêvé, mais je sentais bien que non. Janine, elle, était toute fière, elle avait eu ce qu'elle voulait : elle avait gagné quelques gourdes.

L'autre aussi il avait eu ce qu'il voulait. Lui, de toute manière, gagnait toujours. Moi, tout ce j'avais gagné, c'est qu'il fallait que je me dépêche de tout laver, même si maintenant je me sentais fiévreuse. À part ça, j'ai vite compris que j'avais tout perdu, mes rêves et tout le reste.